

Renan / Al-Afghani

Le journal des débats 1883

Textes édités et annotés par Vincent Capdepuy

[Texte 1](#) – Al-Afghani, *Journal des débats*, 6 avril 1883

[Texte 2](#) – Ernest Renan, *Journal des débats*, 30 mars 1883

[Texte 3](#) – Al-Afghani, *Journal des débats*, 18 mai 1883

[Texte 4](#) - Ernest Renan, *Journal des débats*, 19 mai 1883

Texte 1 – Al-Afghani, *Journal des débats*, 6 avril 1883

(en ligne)

Sous ce titre, *les Anglais en Égypte*, la *Justice* vient de publier une lettre qui lui est adressée par Cheik Gemmal Eddine El-Afghani. Cette lettre contient les détails les plus intéressants sur la politique anglaise en Égypte et aux Indes. La partie la plus intéressante de cette lettre est sans contredit celle où Cheik Gemmal Eddine démontre que les procédés que les Anglais emploient aujourd'hui en Égypte, sont les mêmes dont ils se sont servis aux Indes, à l'époque de la conquête.

Djemmal Eddine est né à Caboul en 1848, d'une famille princière. Après avoir fait ses études supérieures à Caboul, il prit part, en faveur de l'Émir Afdal Khan¹, à une de ces guerres intestines qui désolent de temps en temps l'Afghanistan. L'Émir Afdal Khan ayant été battu, Djemmal Eddine s'enfuit aux Indes, d'où il se réfugia à Constantinople. Autorisé par le Sultan à faire des conférences religieuses à Sainte-Sophie et à Sultan-Ahmet il souleva contre lui les ulémas à cause des doctrines libérales qu'il professait et qui étaient empreintes de cette philosophie grecque qui selon le témoignage de M. Renan, était en si grand honneur chez les Iraniens et les peuples voisins de la Perse. Il dû s'éloigner de la capitale de la Turquie et vint s'établir au Caire où il enseigna la philosophie aux élèves de la mosquée *del Azhar*.

Dans l'intervalle le parti national ou libéral ayant fait son apparition en Égypte, Djemmal-Eddine prononça quelques discours politiques, dans lesquels il prit à tâche de divulguer les desseins de l'Angleterre. Il ne tarda pas à être arrêté par les autorités égyptiennes et envoyé aux Indes, où il vécut pendant deux ans sous la surveillance de la police anglaise. Djemmal-Eddine est arrivé il y a deux mois à Paris. Il porte le costume des ulémas de Constantinople, qui est celui de tout le clergé musulman.

Voici quelques extraits de sa lettre, qui nous ont paru être les plus intéressants. Après avoir démontré que le parti libéral anglais avait trahi son programme en s'emparant de l'Égypte, Djemmal-Eddine s'exprime ainsi :

La conquête de l'Égypte par l'Angleterre a eu lieu selon le mode d'invasion propre à cette nation, depuis deux siècles déjà. L'Angleterre ne procède pas d'abord, les armes à la main, comme les autres nations conquérantes. Elle s'en garde bien. Elle s'introduit au contraire, dans le pays qu'elle convoite, sous les formes les plus courtoises et sous les apparences les plus amicales. Une fois dans le pays, elle se faufile tantôt auprès du prince contre le peuple, tantôt auprès du peuple contre le prince. Elle leur fait, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, selon les circonstances, les offres de service les plus empressées, mettant à leur disposition ses propres fonctionnaires et ses propres officiers qui, bientôt, envahissent et dominent toute l'administration. Ce qui ne l'empêche pas de protester qu'elle agit avec le désintéressement le plus absolu, rien que pour obliger, rien que pour sauver le prince de ses ennemis intérieurs, rien que pour protéger le peuple contre ses ennemis extérieurs.

Cette comédie, toujours la même, l'Angleterre l'a jouée récemment et tour à tour auprès du Khédivé Tewfik² et auprès du parti national égyptien, ne sachant pas trop jusqu'au dernier moment quel serait des deux son protégé définitif. Au khédivé, elle faisait accroire qu'elle seule pouvait et voulait le maintenir contre le parti national méditant uniquement son renversement - ce qui était faux ; au parti national et à Arabi³ elle faisait dire sous main, par de secrets émissaires, qu'elle seule au fond avait des sympathies pour le *self government* de l'Égypte, ce qui était également faux.

Cela s'est vu aux Indes pendant quatre-vingts ans. L'Angleterre a eu la patience - la patience était alors sa grande vertu politique - de se dire l'humble amie, la trop heureuse et trop honorée alliée de la dynastie des Timours⁴, quoique, dès le

¹ Afdal (1811-1867) appartient à la dynastie des Barakzai qui ont régné sur l'Afghanistan entre 1826 et 1972. Mohammed Afdal Khan ne fut émir qu'un an, en 1866-1867.

² Muhammad Tawfiq (1852-1892) fut khédivé d'Égypte à partir de 1879 jusqu'à sa mort en 1892.

³ Ahmed Urabi (1841-1911) fit carrière dans l'armée des janissaires. Il s'illustra en 1879 lors de la révolte nationaliste contre la présence étrangère qui aboutit à l'abdication d'Ismail Pacha en faveur de son fils Tawfiq. Celui-ci nomma Urabi ministre de la Guerre en 1881, puis premier ministre en 1882. Devenu commandant en chef des forces armées, il fit bloquer le port d'Alexandrie aux flottes française et britannique, provoquant une guerre avec le Royaume-Uni. Celle-ci se termina par la défaite de Tel el-Kebir le 13 septembre 1882. Ahmed Urabi fut condamné à mort par le Khédivé Tawfiq, mais la peine fut commuée en exil sous la pression de lord Dufferin, commissaire britannique en Égypte. Ahmed Urabi demeura dix-neuf ans à Ceylan avant de pouvoir revenir au Caire, où il mourut.

⁴ Les Timourides sont les descendants de Tamerlan. La dynastie prit définitivement fin à la suite de la révolte indienne de 1857.

premier jour de son intervention amicale, elle ne leur eût laissé, en définitive et en réalité, que le titre honorifique de schahs. Ce n'est qu'au bout de quatre-vingts ans qu'elle leva le masque et se déclara ce qu'elle était la maîtresse unique et absolue des Indes !

Si Tewfik était plus instruit, il s'apercevrait aujourd'hui que l'Angleterre, en s'emparant comme elle le fait, sous prétexte de défense du pays, de l'armée égyptienne, le traite, lui khédive, exactement comme elle a traité les nababs de Bengale, de Lakanou [*Lucknow*], de Kamatak et autres nababs dont elle a versé le sang et annexé le pays, précisément à l'aide de l'armée qu'on lui avait livrée et qu'elle allait réorganiser, disait-elle, pour la défense et le maintien du trône. Si je voulais pousser plus loin le rapprochement et les similitudes, je ferais remarquer que l'Angleterre, en s'emparant de l'île de Chypre a affecté de dire qu'elle ne la distrairait pas de l'empire ottoman à qui elle la rendrait. Lorsqu'elle se fit livrer Calcutta par les Timours, elle ne parla pas différemment. On sait si elle a jamais rendu Calcutta.

Il n'est pas jusqu'à la déposition d'Ismail et son remplacement par Tewfik qui n'ait son précédent dans la politique orientale de l'Angleterre. C'est avec le même cérémonial qu'eut lieu, par ses soins, le détronement du nabab Seradj-Eddowla et son remplacement par Mirdjavar¹.

En résumé, l'Angleterre est en train de désagréger l'empire ottoman et d'en absorber, une à une, les parties à sa convenance, tout à fait de la même façon qu'elle absorba les Indes, lentement mais sûrement. Mais ce ne sont pas ces résultats passés de la politique anglaise qui doivent m'occuper à cette heure. Ce que je voudrais indiquer, c'est la nature et la somme des conséquences prochaines qu'elle doit fatalement entraîner.

La première de ces conséquences est que désormais l'Angleterre ne peut plus cacher son jeu. Au mois de juin dernier, l'Angleterre prenait pour prétexte de son intervention en Égypte la réclamation, - pourtant très juste, très légitime et très logique - du parti national, de vouloir faire examiner le budget par la Chambre des Notables.

« Non, répondait avec obstination le gouvernement anglais, je ne puis consentir à cela. Une pareille prétention porte atteinte aux attributions du contrôle qui ont été réglées par un accord international entre l'Égypte, la France et l'Angleterre, accord reconnu et approuvé par l'Europe. Ne touchez pas aux attributions du contrôle, c'est sacré ! »

Ce qui était sacré pour l'Angleterre, au mois de juin, le devenait moins après le bombardement de juillet, et ne l'est plus du tout maintenant, puisque, pour se rendre plus rapidement maîtresse de l'Égypte, c'est l'Angleterre elle-même qui s'est chargée d'abolir le contrôle, nonobstant la protestation formelle de la France, et avec peu de souci de l'Europe qui regarde, indécise, ce qui se passe à ce sujet entre les deux grandes puissances occidentales.

Personne n'ignore, en effet, que c'est l'Angleterre seule qui, au mois d'août, prenant le canal de Suez pour base de ses opérations militaires, au risque de suspendre le commerce du monde entier. Eh bien ! c'est elle qui aujourd'hui élève le plus haut la voix, en Europe, pour gémir des dommages causés à son propre commerce par suite de cette criminelle guerre qui fut la sienne. Le jour où il plaira à l'Europe de s'apercevoir qu'on se moque d'elle en Égypte et qu'on y rit de son approbation supérieure, elle n'aura qu'à se demander ou à se rappeler qu'elle est la plaignante et de quoi elle se plaint.

Que ce soit tôt ou que ce soit tard que l'Europe se réveille pour faire sentir à l'Angleterre qu'elle n'est plus sa dupe, ce jour viendra. Mais il aura été précédé peut-être par un autre réveil dont les conséquences seront bien autrement terribles pour l'empire britannique, je veux parler du réveil des Indes.

Je ne crois point exagérer en disant que la brusque et violente intervention de l'Angleterre en Égypte lui a fait perdre en un moment tout ce que l'habileté de ses hommes d'État lui avait fait gagner, pendant de longues années, dans les sympathies et la confiance relative des Indiens. L'Angleterre à cette heure, est l'objet de l'aversion profonde des Indiens musulmans du rite Saunni [*sunnite*], comme du rite Chiïï [*chiïte*], comme du rite Anahabite [*hanbalisme*]². Soit instinct, soit qu'ils aient été mis en garde par d'autres puissances ayant des vues sur l'Inde, les Indiens musulmans ont désormais la conviction bien arrêtée que le but des Anglais, en s'emparant de l'Égypte; a été surtout de préparer la conquête de Hedjaz et de la Mecque. Or, ils se disent unanimement que les Anglais, ayant une fois mis la main sur le berceau et le centre de l'islamisme, ce serait aussitôt un effort immense de leur part pour faire disparaître cette religion. Car il faut qu'on sache que les Indiens ont généralement dans l'idée que l'Angleterre, contrairement à d'autres puissances, comme la France et la Russie par exemple, est disposée à exiger d'eux autre chose encore que le tribut et des impôts; qu'elle aspire à faire des prosélytes chrétiens; et, pour qui connaît les Orientaux et leur sollicitude inquiète, dès qu'on menace leur foi religieuse, cela dit tout !

¹ Siradj al-Dawla (1729-1757) est parfois considéré comme le dernier nabab indépendant du Bengale. La fin de son règne, suite à la bataille de Plassey, marque en effet le début de la colonisation du Bengale par la *British East India Company*. Il fut remplacé par son oncle Mîr Jafar.

² Le hanbalisme est l'une des quatre écoles sunnites du droit musulman. Elle trouve sa source dans l'enseignement de l'imam Ahmed bin Hanbal (780-855), né à Bagdad. Il prônait l'origine divine du droit par opposition au mutazilisme.

Je voyageais dans les Indes à l'époque de la dernière campagne des Anglais en Égypte. Je n'ai pas rencontré un seul musulman qui ne m'ait parlé de ces événements avec une affliction et un deuil profonds. Cette crainte, je le sais, parce que je m'en suis assuré par moi-même, s'est emparée maintenant de tout l'Afghanistan et du Belouchistan. Elle y est venue par la voie de Samarkand et d'Ashkabad [*Achgabat*], possessions russes ; et il n'est pas téméraire de prévoir que nous verrons lever la moisson d'une pareille semence juste à l'heure où la Russie occupera Merv, ce qui ne peut tarder¹, « car le rêve caressé quelque temps par l'Angleterre de soulever l'Allemagne et l'Autriche contre la Russie en Europe et de la détourner des Indes est un rêve évanoui. »

Voilà, en Asie, les conséquences prochaines et presque certaines, selon moi, des beaux errements des libéraux anglais dans les affaires d'Égypte. En Europe, ces conséquences pourraient bien, à un moment donné, n'être pas moins redoutables.

Texte 2 – Ernest Renan, *Journal des débats*, 30 mars 1883 ([en ligne](#))

L'Association scientifique de France, fondée par M. Le Verrier en 1864, a donné, aujourd'hui jeudi, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, une soirée qui avait attiré un public nombreux. M. Renan devait faire une conférence sur l'Islamisme et la Science². L'obligeance de notre collaborateur nous permet de reproduire sa conférence telle qu'il l'a prononcée.

L'ISLAM ET LA SCIENCE

Mesdames et Messieurs,

J'ai déjà tant de fois fait l'épreuve de l'attention bienveillante de cet auditoire que j'ai osé choisir, pour le traiter aujourd'hui devant vous, un sujet des plus subtils, rempli de ces distinctions délicates où il faut entrer résolument quand on veut faire sortir l'histoire du domaine des à peu près. Ce qui cause presque toujours les malentendus en histoire, c'est le manque de précision dans l'emploi des mots qui désignent les nations et les races. On parle des Grecs, des Romains, des Arabes comme si ces mots désignaient des groupes humains, toujours identiques à eux-mêmes, sans tenir compte des changements produits par les conquêtes militaires, religieuses, linguistiques, par la mode et les grands courants de toute sorte qui traversent l'histoire de l'humanité. La réalité ne se gouverne pas selon des catégories aussi simples. Nous autres Français, par exemple, nous sommes Romains par la langue, Grecs par la civilisation, Juifs par la religion. Le fait de la race, capital à l'origine, va toujours perdant de son importance à mesure que les grands faits universels qui s'appellent civilisation grecque, conquête romaine, conquête germanique, christianisme, islamisme, renaissance, philosophie, révolution, passent comme des rouleaux broyeurs sur les primitives variétés de la famille humaine et les forcent à se confondre en masses plus ou moins homogènes. Je voudrais essayer de débrouiller avec vous une des plus fortes confusions d'idées que l'on commette dans cet ordre, je veux parler de l'équivoque contenue dans ces mots science arabe, philosophie arabe, art arabe, science musulmane, civilisation musulmane. Des idées vagues qu'on se fait sur ce point résultent beaucoup de faux jugements et même des erreurs pratiques quelquefois assez graves.

Toute personne un peu instruite des choses de notre temps voit clairement l'infériorité actuelle des pays musulmans, la décadence des États gouvernés par l'islam, la nullité intellectuelle des races qui tiennent uniquement de cette religion leur culture et leur éducation. Tous ceux qui ont été en Orient ou en Afrique sont frappés de ce qu'a de fatalement borné l'esprit d'un vrai croyant, de cette espèce de cercle de fer qui entoure sa tête, la rend absolument fermée à la science; incapable de rien apprendre ni de s'ouvrir à aucune idée nouvelle. À partir de son initiation religieuse, vers l'âge de dix ou douze ans l'enfant musulman, jusque-là quelquefois assez éveillé, devient tout à coup fanatique, plein d'une sottise fierté de posséder ce qu'il croit la vérité absolue, heureux comme d'un privilège de ce qui fait son

¹ L'A. ne se trompe pas : l'annexion de Merv par l'Empire russe a lieu quelques mois plus tard au terme d'un accord avec les tribus turkmènes signé le 31 janvier 1884.

² Les termes « islamisme » et « islam » sont employés indifféremment. La notion d'« islam » est la plus proche de l'usage arabe. La notion d'« islamisme » est forgée sur le modèle de « judaïsme » et de « christianisme ». Le sens est donc sans rapport avec celui actuel lorsqu'on entend par « islamisme », dans un effort de rigueur, les courants extrémistes de l'islam.

infériorité. Ce fol orgueil est le vice radical du musulman. L'apparente simplicité de son culte lui inspire un mépris peu justifié pour les autres religions. Persuadé que Dieu donne la fortune et le pouvoir à qui bon lui semble, sans tenir compte de l'instruction ni du mérite personnel, le musulman a le plus profond mépris pour l'instruction, pour la science, pour tout ce qui constitue l'esprit européen. Ce pli inculqué par la foi musulmane est si fort que toutes les différences de race et de nationalité disparaissent par le fait de sa conversion à l'islam. Le Berbère, le Soudanien, le Circassien, l'Afghan, le Malais, l'Égyptien, le Nubien, devenus musulmans, ne sont plus des Berbères, des Soudaniens, des Égyptiens, etc., ce sont des musulmans. La Perse seule fait ici exception ; elle a su garder son génie propre, car la Perse a su prendre dans l'Islam une place à part ; elle est au fond bien plus chiite que musulmane.

Pour atténuer les lâcheuses inductions qu'on est porté à tirer de ce fait si général, contre l'islam, beaucoup de personnes font remarquer que cette décadence, après tout, peut n'être qu'un fait transitoire. Pour se rassurer sur l'avenir, elles font appel au passé. Cette civilisation musulmane, maintenant si abaissée a été autrefois très brillante. Elle a eu des savants, des philosophes. Elle a été pendant des siècles la maîtresse de l'Occident chrétien. Pourquoi ce qui a été ne serait-il pas encore ? Voilà le point précis sur lequel je voudrais faire porter le débat. Y a-t-il eu réellement une science musulmane, ou du moins une science admise par l'islam, tolérée par l'islam ?

Il y a dans les faits qu'on allègue une très réelle part de vérité. Oui ; de l'an 775 à peu près jusque vers le milieu du treizième siècle, c'est-à-dire pendant 500 ans environ, il y a eu dans les pays musulmans des savants, des penseurs très distingués. On peut même dire que, pendant ce temps, le monde musulman a été supérieur pour la culture intellectuelle au monde chrétien. Mais il importe de bien analyser ce fait pour n'en pas tirer des conséquences erronées. Il importe de suivre siècle par siècle l'histoire de la civilisation en Orient pour faire la part des éléments divers qui ont amené cette supériorité momentanée, laquelle s'est bientôt changeait en une infériorité tout à fait caractérisée.

Rien de plus étranger à tout ce qui peut s'appeler philosophie ou science que le premier siècle de l'islam. Résultat d'une lutte religieuse qui durait depuis plusieurs siècles et tenait la victoire indécise entre les diverses formes du monothéisme sémitique qui se disputaient la conscience de l'Arabie, l'islam est à mille lieues de tout ce qui peut s'appeler rationalisme ou science. Les cavaliers arabes qui s'y attachèrent comme à un prétexte pour conquérir et piller furent, à leur heure, les premiers guerriers du monde, mais c'étaient assurément les moins philosophes des hommes. Un écrivain oriental du treizième siècle, Aboulfaradj¹, traçant le caractère du peuple arabe, s'exprime ainsi : « La science de ce peuple, celle dont il se faisait gloire, était la science de la langue, la connaissance de ses idiotismes, la texture des vers, l'habile composition de la prose. Quant à la philosophie, Dieu ne lui en avait rien appris, et ne l'y avait pas rendu propre. » Rien de plus vrai. L'Arabe nomade est de tous les hommes le moins mystique, le moins porté à la méditation. L'Arabe religieux se contente, pour l'explication des choses, d'un Dieu créateur, gouvernant le monde directement et se révélant à l'homme par des prophètes successifs. Aussi, tant que l'islam fut entre les mains de la race arabe, c'est-à-dire sous les quatre premiers califes et sous les Omeyyades, ne se produisit-il dans son sein aucun mouvement intellectuel d'un caractère profane. Omar n'a pas brûlé, comme on le répète souvent, la bibliothèque d'Alexandrie ; mais le principe qu'il a fait triompher dans le monde était bien en réalité destructeur de la recherche savante et du travail varié de l'esprit.

Tout fut changé, quand, vers l'an 750, la Perse prit le dessus et fit triompher la dynastie des enfants d'Abbas sur celle, des Beni-Omeyya [*Omeyyades*]. Le centre de l'islam se trouva transporté dans la région du Tigre et de l'Euphrate. Or, ce pays était plein encore des traces d'une des plus brillantes civilisations que l'Orient ait connues, celle des Perses Sassanides, qui avait été portée à son comble sous le règne de Chosroès Nouschirvan. L'art et l'industrie florissaient en ces pays depuis des siècles, Chosroès y ajouta l'activité intellectuelle. La philosophie, chassée de Constantinople, vint se réfugier en Perse ; Chosroès fit traduire les livres de l'Inde. Les chrétiens nestoriens, qui formaient l'élément le plus considérable, de la population, étaient versés dans la science et la philosophie grecques ; la médecine était tout entière entre leurs mains ; leurs évêques étaient des logiciens, des géomètres. Dans les épopées persanes, dont la couleur locale est empruntée aux temps sassanides, quand Roustem veut

¹ Aboulfaradj ou Bar-Hebraeus, de son vrai nom Gregorios Abou al-Faraj ibn Haroun al-Malati (1226-1286), fut consacré prêtre de l'Église jacobite près de Mélitène (actuelle Malatya) en 1247, puis maphrien en 1264. Il mourut à Maragha, la capitale de l'Ilkhanat créé par Houlagou.

faire bâtir un pont, il fait venir un *djathalik* (*catholicos*, nom des patriarches ou évêques nestoriens) en guise d'ingénieurs.

Le terrible coup de vent de l'islam arrêta net, pendant une centaine d'années, tout ce beau développement iranien. Mais l'avènement des Abbassides sembla une résurrection de l'éclat des Chosroès. La révolution qui porta cette dynastie au trône fut faite par des troupes persanes, ayant des chefs persans. Ses fondateurs, Aboul-Abbas et surtout Mansour, sont toujours entourés de Persans. Ce sont en quelque sorte des Sassanides ressuscités ; les conseillers intimes, les précepteurs des princes, les premiers ministres sont les Barmécides¹, famille de l'ancienne Perse, très éclairée, restée fidèle au culte national, au parsisme, et qui ne se convertit à l'islam que tard et sans conviction. Les nestoriens entourèrent bientôt ces califes peu croyants, et devinrent, par une sorte de privilège exclusif, leurs premiers médecins. Une ville qui a eu dans l'histoire de l'esprit humain un rôle tout fait à part, la ville de Harran, jetait restée païenne, et avait gardé toute la tradition scientifique de l'antiquité grecque ; elle fournit à la nouvelle école un contingent considérable de savants étrangers aux religions révélées, surtout d'habiles astronomes.

Bagdad s'éleva comme la capitale de cette Perse renaissante. La langue de la conquête, l'arabe, ne put être supplantée, non plus que la religion tout à fait reniée ; mais l'esprit de cette nouvelle civilisation fut essentiellement mixte. Les Parsis, les chrétiens l'emportèrent ; l'administration, la police en particulier, fut entre les mains des chrétiens. Tous ces brillants califes, contemporains de nos Carolingiens, Mansour, Haroun al-Rachid, Mamoum sont à peine musulmans. Ils pratiquent extérieurement la religion dont ils sont les chefs, les papes, si l'on peut s'exprimer ainsi ; mais leur esprit est ailleurs ! Ils sont curieux de toute chose, surtout des choses exotiques et païennes ; ils interrogent l'Inde, la vieille Perse, la Grèce surtout. Parfois, il est vrai, les piétistes musulmans amènent à la cour d'étranges réactions ; le calife, à certains moments, se fait dévot et sacrifie ses amis infidèles ou libres penseurs puis le souffle du libre esprit reprend le dessus ; alors le calife rappelle ses savants et ses compagnons de plaisir, et la libre vie recommence, au grand scandale des musulmans puritains.

Telle est l'explication de cette curieuse et attachante civilisation de Bagdad, dont les fables des *Mille et une nuits*², ont fixé l'image dans toutes les imaginations ; mélange bizarre de rigorisme officiel et de secret relâchement, âge de jeunesse et d'inconséquence, où les arts sérieux et les arts de la vie joyeuse fleurissent grâce à la protection des chefs mal pensants d'une religion fanatique ; où le libertin, bien que toujours sous la menace des plus cruels châtiments était flatté, recherché à la cour. Sous le règne de ces califes, parfois tolérants, parfois persécuteurs à regret, la libre pensée se développa ; les *motecallemin* ou « disputeurs » tenaient des séances où toutes les religions étaient examinées d'après la raison. Nous avons en quelque sorte le compte rendu d'une de ces séances fait par un dévot. Permettez-moi de vous le lire tel que M. Dozy l'a traduit.

Un docteur de Kairoan demande à un pieux théologien espagnol, qui, avait fait le voyage de Bagdad, si, pendant son séjour dans cette ville, il avait assisté aux séances de ces *motecallemin*. « J'y ai assisté deux fois, répond l'Espagnol ; mais je me suis bien gardé à y retourner. – Et pourquoi ? lui demanda son interlocuteur. - Vous allez en juger, répondit le voyageur. À la première séance à laquelle j'assistai, se trouvaient non seulement des musulmans de toute sorte, orthodoxes et hétérodoxes mais aussi des mécréants, des guèbres, des matérialistes, des athées, des juifs, des chrétiens ; bref, il y avait des incrédules de toute espèce. Chaque secte avait son chef, chargé de défendre les opinions qu'elle professait, et, chaque fois qu'un de ces chefs entrait dans la salle, tous se levaient en signe de respect, et personne ne reprenait sa place avant que ce chef se fût assis. La salle fut bientôt comble, et, lorsqu'on se vit au complet, un des incrédules prit la parole : « Nous sommes réunis pour raisonner, dit-il. Vous connaissez tous les conditions. Vous autres, musulmans, vous ne nous alléguerez pas des raisons tirées de votre livre ou fondée sur l'autorité de votre Prophète ; car nous ne croyons ni à l'un ni à l'autre. Chacun doit se borner à des arguments tirés de la raison. ». Tous applaudirent à ces paroles.

¹ Les Barmécides ou Barmacides sont les membres d'une famille persane originaire de Balkh (Bactres grecque). Plusieurs d'entre eux exercèrent la fonction de vizir auprès des califes abbassides et eurent une influence importante, mais en 806, Haroun al-Rachid décida l'exécution de tous les Barmécides.

² Rappelons que les *Mille et une nuits* sont un recueil anonyme de contes populaires arabes d'origine persane et indienne. L'œuvre a été traduite pour la première en fois en français par Antoine Galland, avec une certaine liberté, entre 1704 et 1717.

Vous comprenez, ajoute l'Espagnol, qu'après avoir entendu de telles choses, je ne retournai plus dans cette assemblée. On me proposa d'en visiter une autre ; mais c'était le même scandale.

Un véritable mouvement philosophique et scientifique fut la conséquence de ce ralentissement momentané de la rigueur orthodoxe. Les médecins syriens chrétiens, continuateurs des dernières écoles grecques, étaient fort versés dans la philosophie péripatéticienne, dans les mathématiques, dans la médecine, l'astronomie. Les califes les employèrent à traduire en arabe l'encyclopédie d'Aristote, Euclide, Galien, en un mot tout l'ensemble de la science grecque tel qu'on le possédait alors. Des esprits actifs, tels qu'Alkindi, commencèrent à spéculer sur les problèmes éternels que l'homme se pose sans pouvoir les résoudre. On les appela *filsof* (*philosophos*), et dès lors ce mot exotique fut pris en mauvaise part comme désignant quelque chose d'étranger à l'islam. *Filsof* devint chez les musulmans une appellation redoutable, entraînant souvent la mort ou la persécution, comme *zendik* et plus tard *farmaçoun* (franc-maçon). C'était, il faut l'avouer, le rationalisme le plus complet qui se produisait au sein de l'islam. Une sorte de société philosophique, qui s'appelait les *Ikhwan es-safa*, « les frères de la sincérité », se mit à publier ; une encyclopédie remarquable par la sagesse et l'élévation des idées. Deux très grands hommes, Alfarabi et Avicenne, se placent bientôt au rang des penseurs les plus complets qui aient existé. L'astronomie et l'algèbre prennent, en Perse surtout, de remarquables développements. La chimie poursuit son lent travail souterrain, qui se révèle au dehors par d'étonnants résultats, tels que la distillation, peut-être la poudre. L'Espagne musulmane se met à ces études à la suite de l'Orient ; les juifs y apportent une collaboration active. Ibn-Badja, Ibn-Tofail, Averroès élèvent la pensée philosophique, au douzième siècle, à des hauteurs où, depuis des siècles, on ne l'avait point vue portée.

Tel est ce grand ensemble philosophique, que l'on a coutume d'appeler arabe, parce qu'il est écrit en arabe, mais qui est en réalité gréco-sassanide. Il serait plus exact de dire grec ; car l'élément vraiment fécond de tout cela venait de la Grèce. On valait, dans ces temps d'abaissement, en proportion de ce qu'on savait de la vieille Grèce. La Grèce était la source unique du savoir et de la droite pensée. La supériorité de la Syrie et de Bagdad sur l'Occident latin venait uniquement de ce qu'on y touchait de bien plus près la tradition grecque. Il était plus facile d'avoir un Euclide, un Ptolémée, un Aristote, à Harran, à Bagdad, qu'à Paris. Ah ! si les Byzantins avaient voulu être gardiens moins jaloux des trésors qu'à ce moment ils ne lisaient guère ; si, dès le huitième ou le neuvième siècle, il y avait eu des Bessarion et des Lascaris ! On n'aurait pas eu besoin de ce détour étrange qui fit que la science grecque nous arriva, au douzième siècle, en passant par la Syrie, par Bagdad, par Cordoue, par Tolède. Mais cette espèce de providence secrète qui fait que, quand le flambeau de l'esprit humain va s'éteindre entre les mains d'un peuple, un autre se trouve là pour le relever et le rallumer, donna une valeur de premier ordre à l'œuvre, sans cela obscure, de ces pauvres Syriens, de ces *filsof* persécutés, de ces Harraniens que leur incrédulité mettait au ban de l'humanité d'alors. Ce fut par ces traductions arabes des ouvrages science et de philosophie grecque que l'Europe reçut le ferment due tradition antique nécessaire à l'éclosion de son génie.

En effet, pendant qu'Averroès, le dernier philosophe arabe, mourait à Maroc, dans la tristesse et l'abandon, notre Occident était en plein éveil. Abélard a déjà poussé le cri du rationalisme renaissant. L'Europe a trouvé son génie et commence cette évolution extraordinaire, dont le dernier terme sera la complète émancipation de l'esprit humain. Ici, sur la montagne Sainte-Geneviève, se créait un *sensorium* nouveau pour le travail de l'esprit. Ce qui manquait, c'étaient les livres, les sources pures de l'antiquité. Il semble au premier coup d'œil qu'il eût été plus naturel d'aller les demander aux bibliothèques de Constantinople où se trouvaient les originaux, qu'à des traductions souvent médiocres en une langue qui se prêtait peu à rendre la pensée grecque. Mais les discussions religieuses avaient créé entre le monde latin et le monde grec une déplorable antipathie ; la funeste croisade de 1204 ne fit que l'exaspérer. Et, puis, nous n'avions pas d'hellénistes, il fallait encore attendre 300 ans pour que nous eussions un Lefèvre d'Étaples, un Budé.

À défaut de la vraie philosophie grecque authentique, qui était dans les bibliothèques byzantines, on alla donc chercher en Espagne une science grecque mal traduite et frelatée. Je ne parlerai pas de Gerbert, dont les voyages parmi les musulmans sont chose fort douteuse ; mais, dès le onzième siècle, Constantin l'Africain est supérieur, en connaissances ; à son temps et à son pays, parce qu'il a reçu une éducation musulmane. De 1130 à 1450, un collège actif de traducteurs, établie à Tolède sous le patronage de l'évêque Raymonde, fait passer en latin les ouvrages les plus importants de la science arabe. Dès les premières années, l'Aristote arabe fait dans l'Université de Paris son entrée

trionphante. L'Occident a secoué son infériorité de quatre ou cinq cents ans. Jusqu'ici l'Europe a été scientifiquement tributaire des musulmans. Vers le milieu du treizième siècle, la balance est incertaine encore. À partir de 1275 à peu près, deux mouvements apparaissent avec évidence : d'une part, les pays musulmans s'abîment dans la plus triste décadence intellectuelle ; de l'autre, l'Europe occidentale entre résolument pour son compte dans cette grande voie de la recherche scientifique et de la vérité, courbe immense dont l'amplitude ne peut pas encore être mesurée.

Malheur à qui devient inutile au progrès humain Il est supprimé presque aussitôt. Quand la science dite arabe a inoculé son germe de vie à l'Occident latin, elle disparaît. Pendant qu'Averroès arrive dans les écoles latines à une célébrité presque égale à celle d'Aristote, il est oublié chez ses coreligionnaires. Passé l'an 1200 à peu près, il n'y a plus un seul philosophe arabe de renom. La philosophie avait toujours été persécutée au sein de l'islam, mais d'une façon qui n'avait pas réussi à la supprimer. À partir de 1200, la réaction théologique l'emporte tout à fait. La philosophie est abolie dans les pays musulmans. Les historiens et les polygraphes n'en parlent que comme d'un souvenir, et d'un mauvais souvenir. Les manuscrits philosophiques sont détruits et deviennent rares. L'astronomie n'est tolérée que pour la partie qui sort à déterminer la direction de la prière. Bientôt la race turque prendra l'hégémonie de l'islam, et fera prévaloir partout de quelques rares exceptions près, comme Ibn-Khaldoun, l'islam ne comptera plus aucun esprit large ; il a tué la science et la philosophie dans son sein.

Je n'ai point cherché, Messieurs, à diminuer le rôle de cette grande science dite arabe qui marque une étape si importante dans l'histoire de l'esprit humain. On en a exagéré l'originalité sur quelques points, notamment en ce qui touche l'astronomie ; il ne faut pas verser dans l'autre excès, en la dépréciant outre mesure. Entre la disparition de la civilisation antique, au sixième siècle, et la naissance du génie européen au douzième et au treizième, il y a eu ce qu'on peut appeler la période arabe, durant laquelle la tradition de l'esprit humain s'est faite par les régions conquises à l'islam. Cette science dite arabe, qu'a-t-elle d'arabe en réalité ? La langue, rien que la langue. La conquête musulmane avait porté la langue de l'Hedjaz jusqu'au bout du monde. Il arriva pour l'arabe ce qui est arrivé pour le latin, lequel est devenu, en Occident, l'expression de sentiments et de pensées qui n'avaient rien à faire avec le vieux Latium. Averroès, Avicenne, Albaténi sont des Arabes comme Albert le Grand, Roger Bacon, François Bacon, Spinoza sont des Latins. Il y a un aussi grand malentendu à mettre la science et la philosophie arabes au compte de l'Arabie qu'à mettre toute la littérature chrétienne latine, tous les scolastiques, toute la Renaissance, toute la science du seizième et en partie du dix-septième siècle au compte de la ville de Rome, parce que tout cela est écrit en latin. Ce qu'il y a de bien remarquable, en effet, c'est que, parmi les Philosophes et les savants dits arabes, il n'y en a guère qu'un seul, Alkindi, qui soit d'origine arabe, tous les autres sont des Persans, des Transoxiens, des Espagnols, des gens de Bokhara, de Samarkande, de Cordoue, de Séville. Non seulement, ce ne sont pas des Arabes de sang ; mais ils n'ont rien d'arabe d'esprit. Ils se servent de l'arabe ; mais ils en sont gênés, comme les penseurs du moyen âge sont gênés par le latin et le brisent à leur usage. L'arabe, qui se prête si bien à la poésie, est un instrument fort incommode pour la métaphysique. Les philosophes et les savants arabes sont en général d'assez mauvais écrivains.

Cette science n'est pas arabe. Est-elle du moins musulmane ? L'islamisme a-t-il offert à ces recherches rationnelles quelque secours tutélaire ? Oh ! en aucune façon ? Ce beau mouvement d'études est tout entier l'œuvre de parsis, de chrétiens, de juifs, de harraniens, d'ismaéliens, de musulmans intérieurement révoltés contre leur propre religion. Il n'a recueilli des musulmans orthodoxes que des malédictions. Mamoun, celui des califes qui a montré le plus de zèle pour l'introduction de la philosophie grecque, fut damné sans pitié par les théologiens ; les malheurs qui affligèrent son règne furent présentés comme des punitions de sa tolérance pour des doctrines étrangères à l'islam. Il n'était pas rare que, pour plaire la multitude, ameutée par les imams, on brûlât sur les places publiques, on jetât dans les puits et les citernes les livres de philosophie, d'astronomie. Ceux qui cultivaient ces études étaient appelés *zendiks* (*mécréants*) ; on les frappait dans les rues, on brûlait leurs maisons, et souvent l'autorité, pour complaire à la foule, les faisait mettre à mort.

L'islamisme, en réalité, a donc toujours persécuté la science et la philosophie. Il a fini par les étouffer. Seulement, il faut distinguer à cet égard deux périodes dans l'histoire de l'islam, l'une depuis ses commencements jusqu'au douzième siècle, l'autre depuis le treizième siècle jusqu'à nos jours. Dans la première période, l'islam, miné par les sectes et tempéré par une espèce de protestantisme (ce

qu'on appelle le motazélisme¹) est bien moins organisé et moins fanatique qu'il ne l'a été dans la seconde moitié du second âge, quand il est tombé entre les mains des races tartares et berbères, races lourdes, brutales et sans esprit. L'islamisme offre cette particularité qu'il a obtenu de ses adeptes une foi toujours de plus en plus forte. Les premiers Arabes qui s'engagèrent dans le mouvement croyaient à peine en la mission du Prophète. Pendant deux ou trois siècles, l'incrédulité est à peine dissimulée. Puis vient le règne absolu du dogme, sans aucune séparation possible du spirituel et du temporel ; le règne avec coercition et châtements corporels pour celui qui ne pratique pas ; un système, enfin, qui n'a guère été dépassé, en fait de vexations, que par l'Inquisition espagnole. Là liberté n'est jamais plus profondément blessée que par une organisation sociale où le dogme règne et domine absolument la vie civile. Dans les temps modernes, nous n'avons vu que deux exemples d'un tel régime : d'une part, les États musulmans ; de l'autre, l'ancien État pontifical du temps du pouvoir temporel. Et il faut dire que la papauté temporelle n'a pesé que sur un bien petit pays, tandis que l'islamisme écrase de vastes portions de notre globe et y maintient l'idée la plus opposée au progrès : l'État fondé sur une prétendue révélation, le dogme gouvernant la société.

Les libéraux qui défendent l'islam ne le connaissent pas. L'islam, c'est l'union indiscernable du spirituel et du temporel, c'est le règne d'un dogme, c'est la chaîne la plus lourde que l'humanité ait jamais portée. Dans la première moitié du moyen âge, je le répète, l'islam a supporté la philosophie parce qu'il n'a pas pu l'empêcher ; il n'a pas pu l'empêcher, car il était sans cohésion, peu outillé pour la terreur. La police était entre les mains des chrétiens et occupée principalement à poursuivre les tentatives des Alides. Une foule de choses passaient à travers les mailles de ce filet assez lâche. Mais quand l'islam a disposé de masses ardemment croyantes, il a tout étouffé. La terreur religieuse et l'hypocrisie ont été à l'ordre du jour. L'islam a été libéral quand il a été faible, et violent quand il a été fort. Ne lui faisons donc pas honneur de ce qu'il n'a pas pu empêcher. Faire honneur à l'islam de la philosophie et de la science qu'il n'a pas pu étouffer, c'est comme si l'on faisait honneur aux théologiens des découvertes de la science moderne. Ces découvertes se sont faites malgré les théologiens. La théologie occidentale n'a pas été moins persécutrice que celle de l'islamisme. Seulement, elle n'a pas réussi, elle n'a pas écrasé l'esprit moderne, comme l'islamisme a écrasé l'esprit des pays qu'il a conquis. Dans notre Occident, la persécution théologique n'a réussi qu'en un seul pays c'est en Espagne. Là, un terrible système d'oppression, a étouffé l'esprit scientifique. Hâtons nous de le dire, ce noble pays prendra sa revanche. Dans les pays musulmans, il s'est passé ce qui serait arrivé en Europe si l'Inquisition, Philippe II et Pie V avaient réussi dans leur plan d'arrêter l'esprit humain. Franchement, j'ai beaucoup de peine à savoir gré aux gens du mal qu'ils n'ont pas pu faire. Non ; les religions ont leurs grandes et belles heures, quand elles consolent et relèvent les parties faibles de notre pauvre humanité ; mais il ne faut pas leur faire compliment de ce qui est né malgré elles, de ce qu'elles ont cherché à empêcher. On n'hérite pas des gens qu'on assassine ; on ne doit point faire bénéficier les persécuteurs des choses qu'ils ont persécutées.

C'est pourtant là ce que l'on fait quand on attribue l'influence de l'islam un mouvement qui s'est produit malgré l'islam, contre l'islam, et que l'islam, heureusement, n'a pas pu empêcher. Faire honneur à l'islam d'Avicenne, d'Avenzoar, d'Averroès, c'est comme si l'on faisait honneur au catholicisme de Galilée. La théologie a fort gêné Galilée ; elle n'a pas réussi à l'arrêter ; ce n'est pas une raison pour qu'il faille lui en avoir une grande reconnaissance. Loin de moi des paroles d'amertume contre aucun des symboles dans lesquels la conscience humaine a cherché le repos au milieu des insolubles problèmes que lui présentent l'univers et sa destinée. L'islamisme a de belles parties comme religion ; je ne suis jamais entré dans une mosquée sans une vive émotion, le dirai-je ? sans un certain regret de n'être pas musulman. Mais, pour la raison humaine, l'islamisme n'a été que nuisible. Les esprits qu'il a fermés à la lumière y étaient déjà sans doute fermés par leurs propres bornes intérieures ; mais il a persécuté la libre pensée, je ne dirai pas plus ; violemment que d'autres systèmes religieux, mais plus efficacement. Il a fait des pays qu'il a conquis un champ fermé à la culture rationnelle de l'esprit.

Ce qui distingua en effet, essentiellement le musulman, c'est la haine de la science, c'est la persuasion que la recherche est inutile, frivole, presque impie ; la science de concurrence faite, à

¹ Le mutazilisme est une école de pensée théologique musulmane qui s'est développée au VIII^e siècle et qui était caractérisé par son approche rationaliste. Le mutazilisme fut particulièrement encouragé par le calife al-Ma'mun qui créa la Maison de la sagesse (*bayt al-hikma*) en 832.

Dieu ; la science historique parce que, s'appliquant à des temps antérieurs à l'islam, elle pourrait raviver d'anciennes erreurs. Un des témoignages les plus curieux à cet égard est celui de cheik Riffa, qui avait résidé plusieurs années à Paris comme aumônier de l'École égyptienne, et qui, après son retour en Égypte, fit un ouvrage plein des observations les plus curieuses sur la société française. Son idée fixe est que la science européenne, surtout par son principe de la permanence des lois de la nature, est d'un bout à l'autre une hérésie ; et, il faut le dire, au point de vue de l'islam, il n'a pas tout à fait tort. Un dogme révélé est toujours opposé à la recherche libre, qui peut le contredire. Le résultat de la science est non pas d'expulser, mais d'éloigner toujours le divin, de l'éloigner, dis-je, du monde des faits particuliers où l'on croyait le voir. L'expérience fait reculer le surnaturel et restreint son domaine. Or le surnaturel est la base de toute théologie. L'islam, en traitant la science comme son ennemie, n'est que conséquent ; mais il est dangereux d'être trop conséquent. L'islam a réussi pour son malheur. En tuant la science, il s'est tué lui-même, et s'est condamné dans le monde à une complète infériorité.

Quand on part de cette idée que la recherche est une chose attentatoire à la paresse d'esprit, au manque de précision, à l'incapacité d'être exact. *Allah aalam*, « Dieu sait mieux ce qui en est », est le dernier mot de toute discussion musulmane. Dans les premiers temps de son séjour à Mossoul, M. Layard désira, en esprit clair qu'il était, avoir quelques données sur la population de la ville, sur son commerce, ses traditions historiques¹. Il s'adressa au cadi, qui lui fit là réponse suivante, dont je dois la traduction à une personne amie :

« Ô mon illustre ami, ô joie des vivants !

Ce que tu me demandes est à la fois inutile et nuisible. Bien que tous mes jours se soient écoulés dans ce pays, je n'ai jamais songé à en compter les maisons, ni à m'informer du nombre de leurs habitants. Et, quant à ce que celui-ci met de marchandises sur ses mulets, celui-là au fond de sa barque, en vérité, c'est une chose qui ne me regarde nullement. Pour l'histoire antérieure de cette cité, Dieu seul la sait, et seul il pourrait dire de combien d'erreurs ses habitants se sont abreuvés avant la conquête de l'islamisme. Il serait dangereux à nous de vouloir les connaître.

Ô mon ami, ô ma brebis, ne cherche pas à connaître ce qui ne te concerne pas. Tu es venu parmi nous et nous t'avons donné le salut de bienvenue ; va-t-en en paix ! À la vérité, toutes les paroles que tu m'as dites ne m'ont fait aucun mal ; car celui qui parle est un, et celui qui écoute est un autre. Selon la coutume des hommes de ta nation, tu as parcouru beaucoup de contrées jusque ce que tu n'aies plus trouvé le bonheur nulle part. Nous (Dieu en soit béni !), nous sommes nés ici, et nous ne désirons point en partir.

Écoute, ô mon fils, il n'y a point de sagesse égale à celle de croire en Dieu. Il a créé le monde ; devons nous tenter de l'égaliser en cherchant à pénétrer les mystères de sa création ? Vois cette étoile qui tourne là-haut autour de cette étoile ; regarde cette autre étoile qui traîne une queue et qui met tant d'année à venir et tant d'années à s'éloigner ; laisse-la mon fils ; celui dont les mains la formèrent saura bien la conduire et la diriger.

Mais, tu me diras peut-être : « Ô homme ! retire-toi, car je suis plus savant que toi, et j'ai vu des choses que tu ignores ! » Si tu penses que ces choses t'ont rendu meilleure que je ne le suis, sois doublement le bienvenu : mais, moi, je bénis Dieu de ne pas chercher ce dont je n'ai pas besoin. Tu es instruit dans des choses qui ne m'intéressent pas, et ce que tu as vu, je le dédaigne. Une science plus vaste te créera-t-elle un second estomac, et tes yeux, qui vont furetant partout, te feront-ils trouver un paradis ?

Ô mon ami, si tu veux être heureux, écris-toi : « Dieu seul est Dieu ! » Ne fais point de mal, et alors tu ne craindras ni les hommes ni la mort, car ton heure viendra. »

Ce cadi est très philosophe à sa manière ; mais voici là différence. Nous trouvons charmante la lettre du cadi, et lui, il trouverait ce que nous disons ici abominable. C'est pour une société, d'ailleurs, que les suites d'un pareil esprit sont funestes. Des deux conséquences qu'entraîne le manque d'esprit scientifique, la superstition ou le dogmatisme, la seconde est peut-être pire que la première. L'Orient n'est pas superstitieux ; son grand mal, c'est le dogmatisme étroit, qui s'impose par la force de la

¹ Austen H. Layard (1817-1894) fut archéologue, spécialiste des cunéiformes, écrivain, diplomate. En 1845, il entreprit l'exploration de l'Assyrie et la fouille de plusieurs sites autour de Mossoul. On trouve l'histoire dans Austen H. Layard, 1853, *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon*, Londres, John Murray, pp. 663-664. En fait, Renan arrange un peu les choses : Layard lui-même ne fait que rapporter une histoire survenue à un ami, même si la lettre de l'imam est bien en sa possession.

société tout entière. Le but de l'humanité, ce n'est pas le repos dans une ignorance résignée ; c'est la guerre implacable contre le faux, la lutte contre le mal.

La science est l'âme d'une société ; car la science, c'est la raison. Elle crée la supériorité militaire et la supériorité industrielle. Elle créera un jour la supériorité sociale, je veux dire un état de société où la quantité de justice qui est compatible avec l'essence de l'univers sera procurée. La science met la force au service de la raison. Il y a en Asie des éléments de barbarie analogues à ceux qui ont formé les premières armées musulmanes et ces grands cyclones d'Attila, de Gengiskhan. Mais la science leur barre le chemin. Si Omar, si Gengiskhan avaient rencontré devant eux une bonne artillerie, ils n'eussent pas dépassé les limites de leur désert. Il ne faut pas s'arrêter à des aberrations momentanées. Que n'a-t-on pas dit, à l'origine, contre les armes feu, lesquelles pourtant ont bien contribué à la victoire de la civilisation ? Pour moi, j'ai la conviction que la science est bonne, qu'elle seule fournit des armes contre le mal qu'on peut faire avec elle, qu'en définitive elle ne servira que le progrès, j'entends le vrai progrès, celui qui est inséparable du respect de l'homme et de la liberté.

Ernest Renan

Texte 3 – Al-Afghani, *Journal des débats*, 18 mai 1883 ([en ligne](#))

Nous avons publié, il y a quelque temps, plusieurs extraits d'une lettre que Cheik Gemmal Eddine Afghani avait adressée à l'un de nos confrères relativement aux affaires égyptiennes. Nous avons donné à cette même occasion la biographie du Cheik qui appartient, comme on le sait, au corps des ulémas, et qui est venu étudier à Paris notre langue pour s'initier aux sciences et à la civilisation européennes. On se rappelle, en outre, que M. Renan a fait récemment à la Sorbonne une conférence sur la religion musulmane et la science qui a eu un grand retentissement et que nous avons été les premiers à publier. Cheik Gemmal Eddine nous adresse à ce sujet une lettre en langue arabe contenant quelques réflexions que lui a suggérées la lecture de la remarquable conférence de notre collaborateur. Nous nous empressons de donner à nos lecteurs une traduction aussi fidèle que possible de la lettre de Cheik Gemmal Eddine qui peut donner une idée de la manière dont sont comprises en Orient nos idées et notre civilisation.

Au Directeur du *Journal des Débats*

Monsieur,

J'ai lu dans votre estimable journal du 29 mars dernier un discours sur l'Islamisme et la Science prononcé en Sorbonne, devant un auditoire distingué, par le grand philosophe de notre temps l'illustre M. Renan, dont la renommée a rempli tout l'Occident et pénétré dans les pays les plus éloignés de l'Orient ; et, comme ce discours m'a suggéré quelques observations, j'ai pris la liberté de les formuler dans cette lettre que j'ai l'honneur de vous adresser avec prière de lui accorder l'hospitalité dans vos colonnes.

M. Renan a voulu éclairer un point de l'histoire des Arabes resté jusqu'ici obscur et jeter une vive lumière sur leur passé, une lumière peut-être un peu troublante pour ceux qui ont voué un culte particulier à ce peuple dont on ne peut pourtant pas dire qu'il ait usurpé la place et le rang qu'il a occupés jadis dans le monde. Aussi M. Renan n'a-t-il point cherché, croyons-nous, à détruire la gloire des Arabes qui est indestructible, il s'est appliqué à découvrir la vérité historique et à la faire connaître à ceux qui l'ignorent comme à ceux qui étudient dans l'histoire des nations, et en particulier dans celle de la civilisation, les traces des religions. Je m'empresse de reconnaître que M. Renan s'est merveilleusement acquitté de cette tâche si difficile en alléguant certains faits qui avaient passé inaperçus jusqu'à ce jour. Je trouve dans son discours des observations remarquables, des aperçus nouveaux et un charme indéscriptible. Toutefois, je n'ai sous les yeux qu'une traduction plus ou moins fidèle de ce discours. S'il m'avait été donné de le lire dans le texte français, j'aurais pu mieux me pénétrer des idées de ce grand philosophe. Qu'il reçoive mon humble salut ; comme un hommage qui lui est dû, et comme la sincère expression de mon admiration ! Je lui dirai enfin, dans cette

L'histoire globale par les sources

circonstance, ce que Al-Mutenaby¹, un poète qui a aimé la philosophie, écrivait, il y a quelques siècles, à un haut personnage dont il célébrait les actions « Recevez, lui disait-il, les éloges que je puis vous donner ; ne me forcez pas à vous décerner les éloges que vous méritez. »

Le discours de M. Renan embrasse deux points principaux. L'éminent philosophe s'est attaché à démontrer que la religion musulmane était par son essence même opposée au développement de la science, et que le peuple arabe, par sa nature, n'aime ni les sciences métaphysiques, ni la philosophie. Cette plante précieuse, semble dire M. Renan, se dessèche entre ses mains comme brûlée par le souffle du vent du désert. Mais après la lecture de ce discours on ne peut s'empêcher de se demander si ces obstacles proviennent uniquement de la religion musulmane elle-même ou de la manière dont elle s'est propagée dans le monde, du caractère, des mœurs et des aptitudes des peuples qui ont adopté cette religion ou de ceux des nations auxquelles elle a été imposée par la force. C'est sans doute le manque de temps qui a empêché M. Renan d'élucider ces points mais le mal n'en existe pas moins et, s'il est malaisé d'en déterminer les causes d'une manière précise et par des preuves irréfutables, il est encore plus difficile d'en indiquer le remède.

En ce qui concerne le premier point, je dirai qu'aucune nation à son origine n'est capable de se laisser guider par la raison pure. Hantée par des frayeurs auxquelles elle ne peut se soustraire, elle est incapable de distinguer le bien du mal, de connaître ce qui peut faire son bonheur de ce qui peut être la source intarissable de ses malheurs et de ses infortunes. Elle ne sait, en un mot, ni remonter aux causes ni discerner les effets.

Cette lacune fait qu'on ne saurait l'amener soit par la force, soit par la persuasion, à pratiquer les actions qui lui seraient peut-être le plus profitables, ni la détourner de ce qui lui est nuisible. Il a donc bien fallu que l'humanité cherchât hors d'elle-même un lieu de refuge, un coin paisible où sa conscience tourmentée pût trouver le repos, et c'est alors qu'a surgi un éducateur quelconque qui, n'ayant pas, comme je l'ai dit plus haut, le pouvoir nécessaire pour la forcer à suivre les inspirations de la raison, l'a jetée dans l'inconnu et lui a ouvert les vastes horizons où l'imagination se complaît, et où elle a trouvé, sinon la satisfaction complète de ses désirs, du moins un champ illimité pour ses espérances. Et, comme l'humanité, à son origine, ignorait les causes des événements qui se passaient sous ses yeux et les secrets des choses, elle a été forcément amenée à suivre les conseils de ses précepteurs et les ordres qu'ils lui donnaient. Cette obéissance lui fut imposée au nom de l'Être suprême auquel ses éducateurs attribuaient tous les événements, sans lui permettre d'en discuter l'utilité ou les inconvénients. C'est sans doute, pour l'homme, un joug des plus lourds et des plus humiliants je le reconnais, mais l'on ne peut nier que c'est par cette éducation religieuse, qu'elle soit musulmane, chrétienne ou païenne, que toutes les nations sont sorties de la barbarie, et qu'elles ont marché vers une civilisation plus avancée.

S'il est vrai que la religion musulmane soit un obstacle au développement des sciences, peut-on affirmer que cet obstacle ne disparaîtra pas un jour ? En quoi la religion musulmane diffère-t-elle sur ce point des autres religions ? Toutes les religions sont intolérantes, chacune à sa manière. La religion chrétienne, je veux dire la société qui suit ses inspirations et ses enseignements et qu'elle a formée à son image, est sortie de la première période à laquelle je viens de faire allusion et, désormais libre et indépendante, elle semble avancer rapidement dans la voie du progrès et des sciences, tandis que la société musulmane ne s'est pas encore affranchie de la tutelle de la religion. En songeant toutefois que la religion chrétienne a précédé de plusieurs siècles dans le monde la religion musulmane, je ne peux pas m'empêcher d'espérer que la société mahométane arrivera un jour à briser ses liens et à marcher résolument dans la voie de la civilisation à l'instar de la société occidentale pour laquelle la foi chrétienne, malgré ses rigueurs et son intolérance, n'a point été un obstacle invincible. Non, je ne peux admettre que cette espérance soit enlevée à l'Islam. Je plaide ici auprès de M. Renan, non la cause de la religion musulmane, mais celle de plusieurs centaines de millions d'hommes qui seraient ainsi condamnés à vivre dans la barbarie et l'ignorance.

À la vérité, la religion musulmane a cherché à étouffer la science et à en arrêter les progrès. Elle a réussi ainsi à enrayer le mouvement intellectuel ou philosophique et à décourager les esprits de la recherche de la vérité scientifique. Pareille tentative, si je ne me trompe, a été faite par la religion chrétienne, et les chefs vénérés de l'Église catholique n'ont point encore désarmé que je sache. Ils continuent à lutter énergiquement contre ce qu'ils appellent l'esprit de vertige et d'erreur. Je sais

¹ Al-Mutanabbi (915-965), célèbre poète arabe, connu notamment pour ses louanges de l'émir hamdanide Sayf al-Dawla.

toutes les difficultés que les musulmans auront à surmonter pour atteindre au même degré de civilisation, l'accès de la vérité à l'aide des procédés philosophiques et scientifiques leur étant interdit. Un vrai croyant doit, en effet; se détourner de la voie des études qui ont pour objet la vérité scientifique, dont toute vérité doit dépendre, suivant une opinion acceptée tout au moins par quelques-uns en Europe. Attelé comme un bœuf à la charrue, au dogme dont il est l'esclave, il doit marcher éternellement dans le même sillon qui lui a été tracé d'avance par les interprètes de la loi. Convaincu, en outre, que sa religion renferme en elle toute la morale et toutes les sciences, il s'y attache résolument et ne fait aucun effort pour aller au delà. Pourquoi s'épuiserait-il en vaines tentatives ? À quoi lui servirait-il de chercher la vérité quand il croit la posséder tout entière ? Serait-il plus heureux le jour où il aurait perdu sa foi, le jour où il aurait cessé de croire que toutes les perfections sont dans la religion qu'il pratique et non dans une autre ? Dès lors, il méprise la science. Je sais tout cela, mais je sais également que cet enfant musulman et arabe, dont M. Renan nous retrace le portrait en des termes si vigoureux et qui, à un âge plus avancé, devient un fanatique, plein d'une sottise fierté de posséder ce qu'il croit être la vérité absolue appartient à une race qui a marqué son passage dans le monde, non seulement par le feu et le sang, mais par des œuvres brillantes et fécondes qui prouvent son goût pour la science, pour toutes les sciences, y compris la philosophie avec laquelle, il n'a pu faire longtemps bon ménage.

Je dois le reconnaître, je suis amené ici à parler du second point que M. Renan a traité dans sa conférence avec une incontestable autorité. Personne n'ignore que le peuple arabe, alors qu'il était dans l'état de barbarie, s'est lancé dans la voie des progrès intellectuels et scientifiques avec une vitesse qui n'a été égalée que par la rapidité de ses conquêtes car, dans l'espace d'un siècle il a acquis et s'est assimilé presque toutes les sciences grecques et persanes qui s'étaient développées lentement pendant plusieurs siècles sur le sol natal, comme il étendit sa domination de la presque île arabique jusqu'aux montagnes de l'Himalaya et aux sommets des Pyrénées.

On peut dire que dans toute cette période les sciences firent des progrès étonnants chez les Arabes et dans tous les pays soumis à leur domination. Rome et Byzance étaient alors les sièges des sciences théologiques et philosophiques, ainsi que le centre lumineux et comme le foyer ardent de toutes les connaissances humaines. Engagés depuis plusieurs siècles dans la voie de la civilisation, les Grecs et les Romains parcoururent d'un pas sûr le vaste champ de la science et de la philosophie. Il arriva cependant un temps où leurs recherches furent abandonnées et leurs études interrompues.

Les monuments qu'ils avaient élevés à la science s'écroulèrent et leurs livres les plus précieux furent relégués dans l'oubli. Les Arabes tout ignorants et barbares qu'ils fussent à leur origine reprirent ce qui avait été abandonné par des nations civilisées, ranimèrent les sciences éteintes, les développèrent et leur donnèrent un éclat qu'elles n'avaient jamais eu. N'est-ce pas là l'indice et la preuve de leur amour naturel pour les sciences ? Il est vrai que les Arabes ont pris aux Grecs leur philosophie comme ils ont dé pouillé les Persans de ce qui faisait leur renom dans l'antiquité. Mais, ces sciences qu'ils ont usurpées par droit de conquête, ils les ont développées, étendues, éclairées, perfectionnées, complétées et coordonnées avec un goût parfait, une précision et une exactitude rares. Du reste, les Français, les Allemands et les Anglais n'étaient pas aussi éloignés de Rome et de Byzance que les Arabes, dont la capitale était Bagdad. Il leur était donc plus facile d'exploiter les trésors scientifiques qui étaient enfouis dans ces deux grandes villes. Ils n'ont tenté aucun effort dans ce sens jusqu'au jour où la civilisation arabe vint éclairer de ses reflets les sommets des Pyrénées et verser ses lumières, et ses richesses sur l'Occident. Les Européens ont fait bon accueil à Aristote, émigré et devenu arabe ; mais ils ne songeaient nullement à lui quand il était grec et leur voisin. N'y a-t-il pas là une autre preuve non moins évidente de la supériorité intellectuelle des Arabes et de leur attachement naturel à la philosophie ? Il est vrai qu'après la chute du royaume arabe en Orient comme en Occident, les pays qui étaient devenus des grands foyers de la science, tels que l'Irak et l'Andalousie, retombèrent dans l'ignorance et devinrent le centre du fanatisme religieux ; mais l'on ne saurait conclure de ce triste spectacle que le progrès scientifique et philosophique au moyen âge ne soit dû au peuple arabe qui régnait alors.

M. Renan lui rend d'ailleurs cette justice. Il reconnaît que les Arabes ont conservé et entretenu pendant des siècles le foyer de la science. Quelle plus noble mission pour un peuple Mais, tout en reconnaissant que de l'an 775 à peu près de l'ère chrétienne jusque vers le milieu du treizième siècle, c'est-à-dire pendant cinq cents ans environ, il y a eu dans les pays musulmans des savants, des penseurs très distingués et que pendant ce temps-là le monde musulman a été supérieur pour la culture

intellectuelle au monde chrétien, M. Renan a dit que les philosophes des premiers siècles de l'islamisme ainsi que les hommes d'État qui se sont illustrés à cette époque étaient pour la plupart de Harran, de l'Andalousie et de la Perse. Il y a eu aussi parmi eux des Transoxiens et des prêtres de Syrie. Je ne veux pas nier les grandes qualités des savants persans ni le rôle qu'ils ont joué dans le monde arabe ; mais, qu'il me soit permis de dire que les Harraniens étaient arabes et que les Arabes en occupant l'Espagne et l'Andalousie n'ont pas perdu leur nationalité ; ils sont restés arabes. Plusieurs siècles avant l'Islam la langue arabe était bien celle des Harraniens. Le fait qu'ils ont conservé leur ancienne religion, le sabeïsme, ne doit pas les faire considérer comme étrangers à la nationalité arabe. Les prêtres syriens jetaient aussi pour la plupart des Arabes ghassaniens convertis au Christianisme.

Quant à Ibn-Bajah, Ibn-Rochd (Averroès) et Ibn-Taphaïl, on ne peut pas dire qu'ils ne sont pas arabes au même titre que Al-Kindi, parce qu'ils ne sont pas nés en Arabie même, surtout si l'on veut bien considérer que les races humaines ne se distinguent que par leurs langues, et que si cette distinction venait à disparaître, les nations ne tarderaient pas oublier leurs diverses origines. Les Arabes qui ont mis leurs armes au service de la religion mahométane, et qui ont été à la fois guerriers et apôtres, n'ont pas imposé leur langue aux vaincus et partout où ils se sont établis ils l'ont conservée pour eux, avec un soin jaloux. Sans doute l'islamisme en pénétrant dans les pays conquis avec la violence que l'on sait y a transplanté sa langue, ses mœurs et sa doctrine et ces pays n'ont pu dès lors se soustraire à son influence. La Perse en est un exemple mais peut-être qu'en remontant aux siècles qui ont précédé l'apparition de l'islamisme, trouverait-on que la langue arabe n'était pas alors tout à fait inconnue des savants persans. L'expansion de l'islamisme lui a donné, il est vrai, un nouvel essor et les savants persans convertis la foi mahométane faisaient un honneur d'écrire leurs livres dans la langue du Coran. Les Arabes ne sauraient sans doute revendiquer pour eux la gloire qui illustra ces écrivains, mais nous croyons; qu'ils n'ont eu parmi eux assez de savants et d'écrivains célèbres. Qu'arriverait-il si, remontant aux premiers temps de la domination arabe, on suivait pas à pas le premier groupe dont se forma ce peuple conquérant qui étendit sa puissance sur le monde, et si, éliminant tout ce qui est étranger à ce groupe ou à sa descendance, on ne tenait compte ni de l'influence qu'il exerça sur les esprits ni de l'impulsion qu'il donna aux sciences ? Ne serait-on pas amené, ainsi, à ne plus reconnaître aux peuples conquérants d'autres mérites ni d'autres vertus que ceux qui découlent du fait matériel de la conquête ? Tous les peuples vaincus reprendraient ainsi leur autonomie morale et s'attribueraient toute la gloire dont aucune part ne pourrait être légitimement revendiquée par la puissance qui a fécondé et développé ces germes. Ainsi, l'Italie viendrait dire à la France que ni Mazarin ni Bonaparte ne lui ont appartenu ; l'Allemagne ou l'Angleterre réclamerait à son tour les savants qui, venus en France, ont illustré ses chaires et rehaussé l'éclat de son renom scientifique. Les Français, de leur côté, revendiqueraient pour eux la gloire des rejetons de ces illustres familles qui, après l'édit de Nantes, émigrèrent dans toute l'Europe. Que si tous les Européens appartiennent à la même souche, on peut prétendre, à bon droit, que les Harraniens et les Syriens, qui sont sémites, appartiennent également à la grande famille arabe.

Toutefois, il est permis de se demander comment la civilisation arabe, après avoir jeté un si vif éclat sur le monde, s'est éteinte tout à coup ; comment ce flambeau ne s'est pas rallumé depuis et pourquoi le monde arabe reste toujours enseveli dans de profondes ténèbres.

Ici la responsabilité de la religion musulmane apparaît tout entière. Il est clair que, partout où elle s'est établie, cette religion a cherché à étouffer les sciences et elle a été merveilleusement servie dans ses desseins par le despotisme. Al-Siouti raconte que le Calife Al-Hadi a fait périr à Bagdad 5 000 philosophes pour détruire jusqu'au germe des sciences dans les pays musulmans. En admettant que cet historien ait exagéré le nombre des victimes, il n'en reste pas moins établi que cette persécution a eu lieu, et c'est une tache sanglante pour l'histoire d'une religion comme pour l'histoire d'un peuple. Je pourrais trouver dans le passé de la religion chrétienne des faits analogues. Les religions, de quelque nom qu'on les désigne, se ressemblent toutes. Aucune entente ni aucune réconciliation ne sont possibles entre ces religions et la philosophie. La religion impose à l'homme sa foi et sa croyance, tandis que la philosophie l'en affranchit totalement ou en partie. Comment veut-on dès lors qu'elles s'entendent entre elles ? Lorsque la religion chrétienne, sous les formes les plus modestes et les plus séduisantes, est entrée à Athènes et à Alexandrie qui étaient, comme chacun sait, les deux principaux foyers de la science et de la philosophie, son premier soin a été, après s'être établie solidement dans ces deux villes, de mettre de côté et la science proprement dite et la philosophie, en cherchant à les étouffer l'une et l'autre sous les broussailles des discussions théologiques, pour expliquer les

inexplicables mystères de la Trinité, de l'Incarnation et de la Transsubstantiation. Il en sera toujours ainsi. Toutes les fois que la religion aura le dessus, elle éliminera la philosophie ; et le contraire arrive quand c'est la philosophie qui règne en souveraine maîtresse. Tant que l'humanité existera, la lutte ne cessera pas entre le dogme et le libre examen, entre la religion et la philosophie, lutte acharnée et dans laquelle, je le crains, le triomphe ne sera pas pour la libre pensée, parce que la raison déplaît à la foule et que ses enseignements ne sont compris que par quelques intelligences d'élite et parce que, aussi, la science, si belle qu'elle soit, ne satisfait pas complètement l'humanité qui a soif d'idéal et qui aime à planer dans des régions obscures et lointaines que les philosophes et les savants ne peuvent ni apercevoir ni explorer.

Gemmal Eddine Afghan

Texte 4 - Ernest Renan, *Journal des débats*, 19 mai 1883 ([en ligne](#))

On a lu hier avec l'intérêt qu'elles méritent les très judicieuses réflexions que ma dernière conférence à la Sorbonne a suggérées au Cheik Gemmal Eddin. Rien de plus instructif que d'étudier ainsi, dans ses manifestations originales et sincères, la conscience de l'Asiatique éclairé. C'est en écoutant les voix les plus diverses, venant des quatre coins de l'horizon en faveur du rationalisme, qu'on arrive à se convaincre que, si les religions divisent les hommes, la raison les rapproche, et qu'au fond il n'y a qu'une seule raison. L'unité de l'esprit humain est le grand et consolant résultat qui sort du choc pacifique des idées, quand on met de côté les prétentions opposées des révélations dites surnaturelles. La ligue des bons esprits de la terre entière contre le fanatisme et la superstition est en apparence le fait d'une imperceptible minorité au fond, c'est l'a seule ligue durable, car elle repose sur la vérité, et elle finira par l'emporter, après que les fables rivales se seront épuisées en des séries séculaires d'impuissantes convulsions.

Il y a deux mois à peu près, je fis la connaissance du Cheik Gemmal Eddin, grâce à notre cher collaborateur M. Ganem¹. Peu de personnes ont produit sur moi une plus vive impression. C'est en grande partie la conversation que j'eus avec lui qui me décida à choisir pour sujet de ma conférence à la Sorbonne les rapports de l'esprit scientifique et de l'islam. Le Cheik Gemmal Eddin est un Afghan, entièrement dégagé des préjugés de l'Islam ; il appartient à ces races énergiques du haut Iran, voisin de l'Inde, où l'esprit aryen vit encore si énergique sous la couche superficielle de l'islamisme officiel. Il est la meilleure preuve de ce grand axiome que nous avons souvent proclamé, savoir que les religions valent ce que valent les races qui les professent. La liberté de sa pensée, son noble et loyal caractère me faisaient croire, pendant que je m'entretenais avec lui, que j'avais devant moi, à l'état de ressuscité, quelqu'une de mes anciennes connaissances, Avicenne, Averroès, ou tel autre de ces grands infidèles qui ont représenté pendant cinq siècles la tradition de l'esprit humain. Le contraste était surtout sensible pour moi quand je comparais cette frappante apparition au spectacle que présentent les pays musulmans en deçà de la Perse, pays où la curiosité scientifique et philosophique est si rare. Le Cheik Gemmal Eddin est le plus beau cas de protestation ethnique contre la conquête religieuse, que l'on puisse citer. Il confirme ce que les orientalistes intelligents de l'Europe ont souvent dit c'est que l'Afghanistan est de toute l'Asie, le Japon excepté, le pays qui présente le plus d'éléments constitutifs de ce que nous appelons une nation. Je ne vois guère dans le savant écrit du Cheik qu'un point sur lequel nous soyons réellement en désaccord. Le Cheik n'admet pas les distinctions que la critique historique nous conduit faire dans ces grands faits complexes qui s'appellent, empires et conquêtes. L'empire romain, avec lequel la conquête arabe a tant de rapports, a fait de la langue latine l'organe de l'esprit humain dans tout l'Occident jusqu'au seizième siècle. Albert le Grand, Roger Bacon,

¹ Khalil Ghanim (1846 ?-1903), né à Beyrouth de parents maronites, était député à la Chambre ottomane lorsque celle-ci fut dissoute en 1875. Il trouva alors refuge en France où il s'engagea dans la presse. Il contribua au *Journal des débats* et au *Figaro*, et fonda un hebdomadaire arabe *Al-Bassir*. Il est également l'auteur de deux ouvrages : *L'éducation des princes ottomans*, Bulle, É. Lenz, 1895 ([en ligne](#)) ; et *Études d'histoire orientale : les sultans ottomans*, Paris, A. Chevalier-Marescq & C^{ie}, 1901 (en ligne [vol 1](#) uniquement).

Spinoza ont écrit en latin. Ce ne sont pas néanmoins pour nous des Latins. Dans une histoire de la littérature anglaise, on donne une place à Bède et Alcuin; dans une histoire de la littérature française, nous mettons Grégoire de Tours et Abélard. Ce n'est pas certes que nous méconnaissions l'action de Rome dans l'histoire de la civilisation, pas plus que nous ne méconnaissions l'action arabe. Mais ces grands courants humanitaires demandent à être analysés. Tout ce qui s'est écrit en latin n'est pas la gloire de Rome tout ce qui s'est écrit en grec n'est pas œuvre hellénique tout ce qui s'est écrit en arabe n'est pas un produit arabe; tout ce qui s'est fait en pays chrétien n'est pas l'effet du christianisme tout ce qui s'est fait en pays musulman n'est pas un fruit de l'islam. C'est le principe que le profond historien de l'Espagne musulmane, M. Reinhard Dozy¹, dont l'Europe savante déplore en ce moment la perte, appliquait avec une rare sagacité. Ces sortes de distinctions sont nécessaires, si l'on ne veut pas que l'histoire soit un tissu d'à peu près et de malentendus.

Un côté par lequel j'ai pu paraître injuste au Cheik, c'est que je n'ai pas assez développé cette idée que toute religion révélée est amenée à se montrer hostile à la science positive, et que le christianisme n'a sous ce rapport rien à envier à l'islam. Cela est hors de doute. Galilée n'a pas été mieux traité par le catholicisme qu'Averroès n'a été traité par l'islamisme. Galilée a trouvé la vérité en pays catholique, malgré le catholicisme, comme Averroès a philosophé noblement en pays musulman, malgré l'islam. Si je n'ai pas insisté davantage sur ce point, c'est que, à vrai dire, mes opinions à cet égard sont assez connues pour que je n'eusse pas à y revenir devant un public au courant de mes travaux. J'ai dit assez souvent, pour que je n'aie pas à le répéter à tout propos, que l'esprit humain doit être dégagé de toute croyance surnaturelle, s'il veut travailler à son œuvre essentielle qui est la construction de la science positive. Cela n'implique pas de destruction violente, ni de rupture brusque. Il ne s'agit pas pour le chrétien d'abandonner le christianisme, ni pour le musulman d'abandonner l'islam. Il s'agit pour les parties éclairées du christianisme et de l'islam d'arriver à cet état d'indifférence bienveillante où les croyances religieuses deviennent inoffensives. Cela est fait dans une moitié à peu près des pays chrétiens; espérons que cela se fera pour l'islam. Naturellement, ce, jour-là, le Cheik et moi nous serons d'accord pour applaudir des deux mains.

Je n'ai pas dit que tous les musulmans, sans distinction de race, sont et seront toujours des ignorants; j'ai dit que l'islamisme crée de grandes difficultés à la science et malheureusement a réussi, depuis cinq ou six cents ans, à la supprimer presque dans les pays qu'il détient; ce qui est pour ces pays une cause d'extrême faiblesse. Je crois, en effet, que la régénération des pays musulmans ne se fera pas par l'islam: elle se fera par l'affaiblissement de l'islam; comme, du reste, le grand élan des pays dits chrétiens a commencé par la destruction de la puissance tyrannique de l'Église du moyen âge. Quelques personnes ont vu, dans ma conférence, une pensée malveillante contre les individus professant la religion musulmane. Il n'en est rien; les musulmans sont les premières victimes de l'islam. Plusieurs fois, j'ai pu observer, dans mes séjours en Orient, que le fanatisme vient d'un petit nombre d'hommes dangereux, qui maintiennent les autres dans la pratique religieuse par la terreur. Émanciper le musulman de sa religion est le meilleur service qu'on puisse lui rendre. En souhaitant à ces populations, chez lesquelles il y a tant de bons éléments, la délivrance du joug qui pèse sur elles, je ne crois pas leur faire un mauvais souhait. Et, puisque le Cheik Gemmal Eddin veut que je tienne la balance égale entre les cultes divers, je ne croirais pas non plus faire un mauvais souhait à certains pays européens en désirant que le christianisme ait chez eux un caractère moins dominateur.

Le désaccord entre les libéraux sur ces différents points n'est pas très profond, puisque, favorables ou non à l'islam, tous arrivent à la même conclusion pratique: répandre l'instruction chez les musulmans. Voilà qui est parfait, pourvu qu'il s'agisse de l'instruction sérieuse, de celle qui cultive la raison. Que les chefs religieux de l'islamisme contribuent à cette œuvre excellente j'en serai ravi. Pour parler franchement, je doute un peu qu'ils le fassent. Il se formera des individualités distinguées (il y en aura peu d'aussi distinguées que le Cheik Gemmal Eddin), qui se sépareront de l'islam, comme nous nous séparons du catholicisme. Certains pays, avec le temps, rompront à peu près avec la religion

¹ Reinhard Dozy (1820-1883) était un orientaliste néerlandais spécialiste de l'Espagne musulmane. Il publia, notamment: un *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*, Amsterdam, J. Müller, 1845 ([en ligne](#)); une étude sur *Le Cid, d'après de nouveaux documents*, Leyde, E.J. Brill, 1860 ([en ligne](#)); des *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le Moyen Âge*, Leyde, E.J. Brill, 2^{de} éd. 1860, (en ligne: [vol 1](#), [vol 2](#)); une *Histoire des musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Almoravides (711-1110)*, Leyde, E.J. Brill, 1861 (en ligne: [vol 1](#), [vol 2](#), [vol 3](#), [vol 4](#)); un *Essai sur l'histoire de l'islamisme*, Leyde/Paris, E.J. Brill/Maisonneuve & C^{ie}, 1879, trad. du néerlandais par V. Chauvin ([en ligne](#)); et un *Supplément aux dictionnaires arabes*, Leyde, E.J. Brill, 1881.

du Coran ; mais je doute que le mouvement de renaissance se fasse avec l'appui de l'islam officiel. La renaissance scientifique de l'Europe ne s'est pas faite non plus avec le catholicisme ; elle s'est faite contre le catholicisme, et, à l'heure qu'il est, sans qu'il faille beaucoup s'en étonner, le catholicisme lutte encore pour empêcher ce qui résume le code rationnel de l'humanité, l'État neutre en dehors des dogmes censés révélés.

Au-dessus de tout, comme règle suprême, mettons la liberté et le respect des hommes. Ne pas détruire les religions, les traiter même avec bienveillance, comme des manifestations libres de la nature humaine, mais ne pas les garantir, surtout ne pas les défendre contre leurs propres fidèles qui tendent à se séparer d'elles, voilà le devoir de la société civile. Réduites ainsi à la condition de choses libres et individuelles, comme la littérature, le goût, les religions se transformeront entièrement ; privées du lien officiel ou concordataire, elles se désagrègeront et perdront la plus grande partie de leurs inconvénients. Tout cela est utopie à l'heure présente ; tout cela sera réalité dans l'avenir. Comment chaque religion se comportera-t-elle avec le régime de la liberté, qui s'imposera, après bien des actions et réactions, aux sociétés humaines ? Ce n'est pas en quelques lignes qu'on peut examiner un pareil problème. Dans ma conférence, j'ai voulu seulement traiter une question historique. Le Cheik Gemmal Eddin me paraît avoir apporté des arguments considérables à mes deux thèses fondamentales : - « Pendant la première moitié de son existence, l'islamisme n'empêcha pas le mouvement scientifique de se produire en terre musulmane ; - pendant la seconde moitié de son existence, il étouffa dans son sein le mouvement scientifique, et cela pour son malheur. »

Ernest Renan